

Comment l'enfant d'un couple lesbien peut-il inventer le Nom-du-Père ?

Alain Harly

Pour approcher cette question, je vais commencer par la narration de la cure d'une jeune enfant « issue » d'un couple lesbien, en suivant, au plus près, le fil de cette expérience, c'est-à-dire en portant notre attention sur l'énonciation.

1. Léa, une enfant extra

a. Commençons par situer les différents personnages de cette moderne histoire

Il y a Léa, qui n'a pas encore ses six ans quand je la rencontre la première fois (le prénom est modifié bien sûr comme tous les autres). Il y a sa mère, la maman de Léa, elle a porté l'enfant et se situe dans cette position maternelle. Elle est reconnue comme telle par son entourage. Il y a une autre dame, *une deuxième maman* me dira-t-on d'abord. Elle pourrait s'appeler *Catou*. C'est l'ex-compagne de la mère. On verra arriver aussi Monsieur Serge, qui est en fait le frère de Catou.

Et puis, sera évoqué le grand-père nommé *pépé* tout simplement, l'affaire se compliquant quand il s'agira de savoir s'il est le grand-père paternel ou maternel, et un autre grand-père, un *papi* franchement maternel celui-là, chez qui la mère et Léa vivent actuellement.

b. Premier accueil

Je vais indiquer les différents temps de cette cure qui a duré deux années. Il sera présenté quelques dessins de cette enfant mais sans en faire, ici, une étude approfondie ; ce sera plutôt pour donner l'idée d'un style.



Dessin n° 1

Quand j'accueille Léa dans le cadre d'une institution de soin, la mère précise d'entrée qu'elle est là par sa propre volonté. Elle a surtout des soucis avec les enseignants de sa fille. Elle est actuellement en grande section de l'École Maternelle et aurait des problèmes de type relationnel tant avec les autres enfants qu'avec ses enseignants : elle se fait remarquer par des relations de collage, elle est adhésive, elle se « ventouse » sur d'autres enfants.

Elle ne suit pas toujours les consignes de l'enseignant, elle ne tient pas en place, elle exprime avec une grande intensité son émotivité. Elle cherche, par diverses manœuvres, à attirer l'attention. Elle réclame continuellement des marques de tendresse, qu'on la câline, qu'on lui fasse moult bisous.

Tout ceci n'inquiète pas spécialement la maman qui va surtout exprimer son ressentiment vis-à-vis du système scolaire qui n'accepte pas sa fille «comme elle est». Léa a eu un suivi psycho-pédagogique dans le cadre de l'école, et elle critique vivement cette intervention. S'il y a quelque chose à faire pour sa fille, elle préfère que cela se fasse en dehors du cadre scolaire.

Devant moi, la mère et la fille sont dans une monstration de leur amour et de leur sensualité réciproque. Elles me font le témoin du mode érotisé de leurs échanges. Léa est couchée sur sa mère, lui caresse les seins, l'embrasse chaleureusement sur les lèvres, etc.

J'apprends que la situation est la suivante : actuellement la mère vit avec

Léa chez son propre père, « pour qu'il y ait quand même un peu de père », me dit-elle. Elle a rompu la relation homosexuelle et la vie commune qu'elle avait avec Catou. « C'est avec Catou que l'enfant a été conçue », me dit-elle. J'attends un peu quelques éclaircissements qui vont venir. En effet, la mère s'engage dans un échange qu'elle souhaite être de vérité : « Je viens pas ici pour vous raconter des salades ». Il y avait une passion amoureuse entre elle et Catou, et « l'idée d'un enfant est venue ». Elles ont envisagé d'avoir recours à un donneur. Sa compagne s'est alors tournée vers son frère qui a accepté de fournir de la semence. Ensuite, elles ont procédé à une « insémination artisanale », c'est-à-dire qu'elles ont utilisé une seringue remplie de semence¹. « Il n'y a pas eu de rapport sexuel », précise ici la mère. Plusieurs essais ont été nécessaires, puis elles ont eu l'immense bonheur d'apprendre qu'elle était enceinte le jour même de son anniversaire.

c. Les entretiens préliminaires

Il a été convenu de poursuivre et de mettre en place quelques entretiens préliminaires, ce qui va permettre d'entendre plus avant la mère et de recevoir l'enfant.

Parlons de Léa. Elle est, de toute évidence, ravie d'être là. C'est une bien jolie fillette, vive, fort présente, séductrice, toujours en mouvement ; elle recherche avec son interlocuteur le rapprochement corporel. Elle dessine abondamment, avec une grande dextérité. Elle va à toute allure. Ce sont des dessins qui s'ordonnent sur le mode d'une bande dessinée, avec une dimension narrative, bien que ses commentaires verbaux soient brefs. Ce qui frappe chez Léa, c'est cette manière d'enchaîner les représentations sans qu'on puisse percevoir un terme à son scénario, sans qu'une ponctuation vienne arrêter ce dévidage et arrêter, au moins un instant, une lecture et une signification. C'est quand j'indique la fin de la séance qu'il y a coupure, ce qu'elle ne vit pas très bien ; le plus souvent, elle cherche à prolonger la séance. Ce qu'elle me propose a bien l'air d'une histoire, il y a bien l'intention de dire quelque chose et de retenir l'attention de l'autre, pour autant, sa discursivité ne présente pas de point d'arrêt qui permettrait d'entendre le scénario et la syntaxe qui le constitue. Son élocution est de bonne qualité mais son interlocuteur se trouve dans la difficulté à saisir un sens à cette cavalcade sans fin. On dira que c'est une enfant qui ne tient pas au sol, qu'elle décolle, qu'elle plane, qu'elle vole. Pour un peu, on va dire qu'elle est extra, *extra-terrestre* si vous voulez !

1. Pour les gynécologues, c'est une insémination intra-utérine homologue (A.I.H.), technique habituellement utilisée en gynécologie quand il y a une faible fertilité masculine, dans les cas de stérilité inexpliquée, ou dans les cas d'hostilité du mucus cervical. In JFP n°6, article de Leonardo Formigli.



Dessin n° 2

Au fur et à mesure de nos rencontres, il apparaît que la relation mère-fille n'est pas toujours aussi idyllique que ce qui fut présenté au départ où c'était l'amour, l'amour, toujours l'amour. Maintenant, la mère peut me dire que ce n'est pas toujours l'amour. Il lui faut intervenir, sans doute à contre-cœur, pour réguler ce qu'elle perçoit comme des excès chez sa fille. Pour autant, ça ne réduit pas la vivacité de sa critique vis-à-vis de l'institution scolaire située sinon comme cause des difficultés de sa fille, du moins suspectée d'une certaine nocivité.

La notion de père qui a été jusqu'ici bien discrète avec ce *un-peu-de-père-quand-même*, va se faire plus présente dans le discours de la mère et va venir, en regard de ce qui lui fait signe chez sa fille, participer d'une hypothèse sur ce qui s'agit ainsi. Ce n'est pas véritablement une question articulée. Il n'y a pas à proprement parler « une question du père ». Le « faire un enfant », c'était d'ailleurs fort accommodé de cette discrétion. Pourtant, il semble qu'un doute puisse exister fugacement chez elle.



Dessin n° 3

L'idée, pour ce couple de femmes, fut « de fonder une famille », « de concevoir une famille », avec son corrélat « de faire un enfant » ; et non pas d'adopter comme on le voit aussi dans les couples homosexuels. Pour ces deux femmes, ce fut une expérience tout à fait heureuse. De se retrouver enceinte fut pour la mère « un vrai miracle », et de même pour sa compagne. Elles prennent ensemble une année de congé parental ; ce fut une année merveilleuse entièrement consacrée au pouponnage de Léa qui se développe au mieux et vient leur donner le signe quotidien de leur félicité. Léa vient parfaitement tenir son rôle dans cette fête et soutenir la présence d'une phallicité des plus satisfaisantes.

Mais depuis, hélas, la situation s'est défaite. Le couple se sépare quand Léa a deux ans et demi. La mère se plaint de son ex-compagne, de sa passivité surtout ; mais elle est respectueuse de l'affection qu'elle porte à Léa. C'est la mère qui a la garde de l'enfant et elles étaient convenues d'une convention classique pour les visites chez Catou. Léa est attachée à Catou et, malgré quelques menues critiques, cet aménagement fonctionne relativement bien.

La mère va nommer Catou de plusieurs façons : « Une deuxième maman », « une parente », « mon ex ». Léa dit de Catou : « Je suis sa fille ».

d. Mise en place du suivi

J'ai répondu favorablement à la demande de la mère et d'une certaine manière à celle de l'enfant. J'y mets comme condition la régularité des séances avec Léa (une fois par semaine), la poursuite des entretiens avec la mère, et des rendez-vous à prévoir avec Madame Catou, ainsi qu'avec le donneur, Monsieur Serge. La mère en est d'accord et me suggère même qu'ils pourraient venir ensemble au plus vite. J'ai cru bon de les recevoir séparément et de prendre notre temps.

Le cadre étant ainsi posé, comme c'est souvent le cas en clinique infantile, l'enfant s'est mis à aller de plus en plus mal. C'est comme si le symptôme était alors autorisé à donner de la voix. Elle est de plus en plus agitée, se montre insupportable à l'école (elle est maintenant en CP), la tension avec ses pairs monte, l'enseignant parle d'orientation. La mère a une thèse sur ce qui se passe à l'école : les enseignants n'y comprennent rien du tout ; si Léa est comme cela en classe, c'est qu'elle est surdouée !

Je laisse cette idée courir, sans la valider, y entendant seulement comment la mère ne peut alors amputer cette image de l'enfant merveilleux, miraculeux, signe manifeste de l'exception.

La mère n'est pas pour les demi-mesures. Débordée par Léa, comme aurait dit Jean Bergès, poussée par les manifestations de l'enfant, elle est prête

à tout ; s'il s'agit de révéler « la chose », elle se propose d'organiser pour un samedi soir prochain un apéritif, avec la deuxième maman Catou, Monsieur Serge, Léa, et de déclarer à l'enfant : « Voilà ton père ! »²

Je suggère alors de suspendre les choses, de se donner d'abord du temps pour parler ici de cette histoire, pour déposer dans « ce lieu autre » choisi par la mère, et d'aviser ensuite sur la manière de faire. Ce que la mère va finalement accepter.

e. Les grands entretiens

- Madame Catou. J'ai donc reçu l'ex-compagne de la mère. Elle travaille dans le bâtiment, et plus précisément dans les grues. C'est-à-dire qu'elle actionne ces énormes engins qui sont nécessaires à la construction des immeubles modernes. Son physique est adapté à cette tâche.

Nous avons eu un long entretien où elle a pu développer sans inhibition ses positions, et m'indiquer son fantasme en regard de cette enfant. « *Pour moi, c'est ma fille* », « *on l'a conçue en couple* », « *je ne suis pas moins parent* ». Bien des remarques pourraient être faites ici sur ces énonciations. Nous y reviendrons plus loin.

Elle n'est pas sans percevoir quelques difficultés dans la nomination de sa place, et laisse entendre quelques ambiguïtés : « Je suis pas une maman ». Elle semble laisser cette place à la mère. « Je suis pas un papa » : alors à qui accorde-t-elle ici cette place ? À son frère ? À la semence ? Elle m'affirme que Léa sait que « c'est elle, Catou, qui a donné une graine de papa à sa maman ». Serait-elle simplement « une donneuse » ? Mais quelle serait alors la nature de ce don ?

Elle résout ces contradictions par l'affirmation d'un nom, ou plus précisément par le surnom en usage dans l'intimité : « Je suis une Catou », et de préciser : « Je suis un autre parent, je suis une deuxième maman ».

Quand je l'interroge sur la place que cette enfant a dans ses rêveries, elle me répond avec une certaine fierté : « Je l'appelle en moi-même mon membre greffé ». Je ne commente pas pour l'instant.

2. On est peut-être là devant une forme nouvelle de l'annonciation post-moderne qui fait rupture avec l'iconographie traditionnelle de l'ange venant susurrer à l'oreille d'une délicieuse vierge : il va vous arriver quelque chose d'extraordinaire...



Dessin n°4

- Monsieur Serge. Il a répondu rapidement à mon invitation. En gros, il assume tout. Oui, c'est bien lui qui a fourni la semence à sa sœur. Bien sûr « j'étais jeune et con » ; son père lui avait dit « qu'il faisait une connerie ». Il l'a faite tout de même. A l'époque il n'allait pas bien : il s'alcoolisait et se droguait. Il a traversé un moment dépressif. Maintenant il est en ménage avec une femme qui a des enfants d'une première union et ils ont eu un enfant ensemble. Tout va beaucoup mieux pour lui.

Par rapport à Léa, il dit se situer «comme un oncle» et aussi « un peu comme un père ». Il donne les deux formulations, ce qui, d'une certaine manière, est la reconnaissance qu'il est dans une position à valeur incestueuse avec sa sœur.

Mais ce qui l'inquiète actuellement, c'est que s'il allait dans le sens d'une reconnaissance en paternité pour Léa, « *c'est comme si j'allais piquer la place à ma sœur* ».

Il est d'accord pour annoncer cela à l'enfant et d'en assumer les conséquences. Nous avons échangé autour de cela. Je me suis autorisé à en dire quelque chose et en particulier sur une distinction utile entre géniteur, image du père, et fonction paternelle.

f. Une enfant surdouée ?

Il m'a semblé en effet que l'important n'était pas d'en rajouter sur un imaginaire de l'annonciation, mais de faire travailler ce que l'enfant a mis en jeu par ses symptômes, c'est-à-dire par son appel à l'Autre comme lieu de la vérité. Il n'est pas seulement question de délivrer un savoir sur son origine,

aussi exact soit-il, mais de maintenir actif ce qui s'est mis en route par cet appel même, de ne pas en rajouter du côté du passage à l'acte, mais d'inviter chacun des partenaires à « jacter ».

C'est d'ailleurs ce que la mère a entendu. Les comportements, les symptômes et les tensions générés par Léa viennent faire signe, pour elle, qu'il fallait aller en parler à un « psy ». Elle le fait à sa manière et avec toutes les ambiguïtés que l'on veut, mais elle le fait et vient prendre le risque que des signifiants, autres que ceux engagés par sa passion avec Catou, puissent venir représenter Léa.

Tout ce processus va prendre du temps. C'est ce qui, après-coup, me semble le ressort essentiel de ce travail. Une autre temporalité a pu être introduite dans ce roman moderne mené sur le mode de l'immédiateté, de la précipitation, du passage à l'acte. Ce qui me donne cette conviction, c'est ce qui se dit par les symptômes de Léa. A l'école par exemple, on lui donne des « exercices à trous ». Cela consiste à fournir une histoire avec des parties non écrites. C'est aux élèves d'inventer une continuité du récit. Léa qui est une enfant à l'intelligence vive, fort capable d'inventer bien des choses, refuse absolument cet exercice en déclarant que ça, « c'est pas une histoire ». Ce qu'elle veut, c'est « une histoire vraie » !

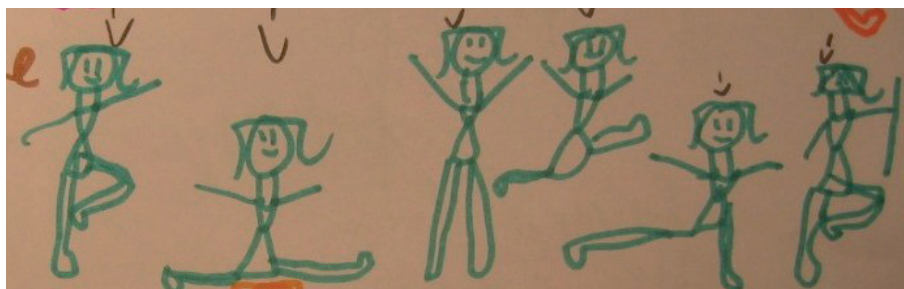
C'est la mère qui me rapporte cela. Elle semble mieux entendre la question de son enfant. La mère a-t-elle saisi quelque chose ? Sans doute, mais la révélation ne va pas se faire tout de suite. Dans ce que j'ai appelé « les grands entretiens » qui ont eu lieu à l'automne de cette année-là, nous avons toute une période (l'hiver et le printemps) où la mère ne fait rien. Elle n'accompagne pas toujours l'enfant elle-même à ses séances ; cela peut être Catou, ou bien quelqu'un d'autre.

La mère reste attachée à l'idée que sa fille est sans doute une enfant surdouée ; elle a pris contact, sans rien m'en dire, avec un psychologue spécialiste en la matière ; elle m'apporte les résultats du testing et les conclusions du dit spécialiste affligeantes de banalité : Léa a un bon niveau intellectuel, mais elle n'est pas surdouée. Il y a un déséquilibre entre les deux échelles du verbal et de la performance.

Le fantasme qui entoure la notion d'enfant surdoué serait-il celui qui met l'enfant en position de résoudre toutes les énigmes, une espèce d'Œdipe en quelque sorte ?³ A remarquer tout de même qu'Œdipe, s'il montre un esprit vif, ne résout pas l'énigme de sa propre existence. De quel savoir insu, en effet, Léa se fait-elle la porteuse ? La mère avait-elle l'intuition que chez sa fille, il y a un trop de savoir ? Ou bien lui fallait-il tout ce temps-là pour le

3. Selon une remarque de Nazir Hamad.

comprendre ? On peut supputer en tout cas qu'il lui a fallu cette durée pour élaborer une parole qu'elle avait à donner à sa fille, parole qui allait changer les places d'une manière irrémédiable. Pas de retour possible après une telle parole.



Dessin n°5

La mère a pu donner cette parole, cette vraie histoire du roman de l'origine, au début de l'été. Elle a pu le faire en tête-à-tête avec sa fille, sans mise en scène particulière, sans « a-père-o » ; Léa a voulu aussitôt rencontrer son père, qu'elle connaissait déjà, bien sûr. Cette vraie histoire, elle n'était pas sans la savoir, d'une certaine manière. Ce qui manquait, c'était l'assentiment de la mère, c'était que le désir de la mère nomme cet autre, ce donneur de graine de papa pour que se déplace l'adresse.

g. Suite de la cure

A partir de là, on va noter, dans nos rencontres, une modification qui va concerner les dessins de Léa, moins dans leur style qu'en ce qui concerne le support et l'exécution. Jusqu'ici, elle avait produit de nombreux dessins, riches d'éléments et de détails, réalisés très rapidement, assez peu commentés. Dorénavant elle va surtout utiliser un tableau blanc effaçable. La vitesse de réalisation va s'accélérer, ce que ce support permet techniquement ; elle devient encore plus avare de commentaires et surtout, aussitôt fait, aussitôt effacé. Éventuellement, elle en recommencera un autre à la suite. Je fais quelques remarques de temps à autres, quelques ponctuations qui sont plus dans l'idée d'un soutien, d'un accueil à cette nouvelle manière de faire, que d'une interprétation.

Cet effacement du dessin, encore et encore, cette fugacité de l'image avaient-ils valeur de négation ? Il me semble, précisément, que cela mettait en scène une autre naissance, celle du signifiant en tant qu'il vient prendre en charge l'absence. Du coup, c'est une histoire de distinction, de différence,

et d'émergence d'un tiers comme on le voit apparaître sous la figure du papa qui émerge dans ses productions

Cela s'accorde bien avec un jeu qu'elle va inaugurer à partir de cette époque. C'est un agir qui consiste en ceci : dès que je m'avance dans la salle d'attente pour la saluer et l'inviter à sa séance, elle s'échappe et se glisse avec une extrême vivacité dans le cabinet et s'y cache. Elle se montre fort astucieuse pour trouver des cachettes, elle est devenue véritablement une surdouée de la cachette (notre spécialiste pourrait ajouter cela dans son testing !) : derrière un fauteuil, sous une table, derrière un rideau, dans un angle mort, etc... C'est tout un investissement de l'espace, ou plus exactement toute une découpe nouvelle de l'espace à laquelle j'assiste où elle vient tout simplement mettre en scène son absence et sa présence à l'autre. Il y a une alternance entre l'effacement de sa présence en tant que corps, et le surgissement de sa frimousse rayonnante. Alors j'occupe le rôle qui m'est dévolu dans ce jeu de coucou, dans ce jeu du fort-da.

« Mais où est elle Léa ? – Je ne vois plus Léa, mais où est-elle passée ? – Comment est-ce possible, je ne vois plus Léa ! – Mais qu'est qui est arrivé à Léa ? etc. »



Dessin n° 6

Avant les congés d'été, la mère me signale que les choses ont bien évolué, que les symptômes majeurs ont cédé (instabilité, adhésivité, phobie, etc...) et elle s'interroge sur l'intérêt de poursuivre les séances. J'insiste un peu, ce qu'elle accepte aisément. D'ailleurs Léa elle-même ne souhaite pas arrêter.

h. Fin de partie

Les séances avec Léa vont se poursuivre, mais avec une tonalité du transfert qui va dans le sens d'une mise à distance, voir d'une certaine négativité. On

assiste à de petites transgressions à caractère anal.

Une modalité nouvelle arrive : j'assiste régulièrement à des séances de mime. En effet Léa est très occupée à mimer un animal. On pourrait dire plus précisément qu'« *elle est cet animal* ». Ce serait plutôt de l'ordre d'une identification à l'animal, d'une identification réelle qui m'est présentée. J'apprendrai qu'elle est un kangourou mais le plus souvent une petite souris qui traverse bien des épreuves, des situations périlleuses avec le risque de mourir.

Sans aucun doute faut-il entendre ici que, dans les changements qui s'opèrent pour l'enfant, se remettent en jeu ses identifications et ce n'est pas sans l'idée d'un risque. L'identification réelle à l'animal pourrait être cette plaque tournante propre à la phobie infantile, empruntant une fantasmatisation archaïque et donnant un point d'appui pour d'autres identifications.⁴

La tonalité dépressive est sensible et s'indique par diverses expressions. Le transfert n'échappe pas à ce remaniement. Si le jeu du coucou persiste, c'est sur un ton qui est devenu plus agressif que jubilatoire. Il s'agit manifestement d'attaquer l'analyste, de l'expulser, de le réduire à rien. Plusieurs dessins réalisés au tableau consistent tout simplement à mettre « *Monsieur Harly dans la poubelle* ».

Voilà donc, dans cette opération, l'analyste réduit à son destin, ce qui n'est pas un mauvais signe pour cet enfant. Sans doute n'est-il pas que cela puisqu'elle pourra imaginer, à ce moment-là, une parodie de jeu télévisé où un certain Alain gagne la partie car il a beaucoup de neurones ! Les séances ont pu être espacées durant l'hiver et un arrêt a été convenu au printemps.



Dessin n° 7

4. Selon une judicieuse remarque de Pascale Bellot-Fourcade.

La mère me signale que des visites ont lieu chez le père et que cela se passe au mieux. Son ex-compagne a peur de perdre Léa et ce n'est pas du tout son intention de la priver de l'enfant, mais, déclare-t-elle : « *Elle n'est pas son père* ». Et quand Léa va chez elle pour un week-end, elle lui dit : « *Tu vas chez ta tante* », nommant du coup sa fille Léa comme la nièce de Catou.

2. Quelques remarques sur le cas de Léa et au-delà

Nous allons revenir sur quelques interrogations laissées en attente au cours de cette narration.

- *Dans quelle mesure, dans un couple lesbien, l'autre femme pourrait-elle être le lieu de l'altérité ?* Que le désir de la mère ait pu être porté vers cette autre femme peut s'entendre. La question qui se pose est de savoir comment peut opérer, dans cette conjecture, la déprise de l'enfant du désir de la mère, pour que se mette en jeu la métaphore paternelle. Suffit-il que le désir de la mère soit porté vers cette autre femme, cette autre-là qui n'est pas différenciée sexuellement, bien qu'elle puisse être, par sa sexuation, du côté homme ? Il semble que dans le cas particulier de Léa il ait fallu que s'invente dans le cadre du transfert analytique un roman familial où la distinction sexuelle fut spécialement soulignée.
- *Faut-il considérer ici qu'il y avait une menace de déconstruction du symbolique ?* La distinction des places et des fonctions n'était pas assurées. Chacun semblait pouvoir, dans une certaine mesure, occuper celle qu'il souhaitait. Ce qui m'apparaît aujourd'hui, c'est surtout comment, dans un tel aménagement, les impossibles qui définissent habituellement une place dans les liens de parenté semblent suspendus :
 - Impossible d'être père et mère en même temps : la différence des sexes chez le mammifère humain ne le permet pas.
 - Impossible d'être l'enfant et le partenaire sexuel d'un des deux parents : c'est l'interdit de l'inceste et la loi de l'exogamie.
 - Impossible pour les enfants d'une même famille d'avoir un échange sexuel et de concevoir un enfant : c'est la loi de l'exogamie.

Ce qui était jusqu'ici la dénomination d'une place dans les structures de la parenté, deviendrait-il soumis à la loi de son propre vouloir ? Dans quelle mesure, par exemple, deviendrait-il possible d'être mère, ou fille, ou d'occuper toute autre place dans la parenté uniquement en s'appuyant sur ses convictions, son vécu, son projet ? Cela reviendrait à dire qu'il n'y a pas de structures élémentaires de la parenté, qu'il n'y a que des formes historiques du vivre ensemble qui seraient donc ouvertes à toutes les combinaisons.

- *Qu'est-ce qu'un couple en tant qu'il conçoit ?* Jusqu'ici, chez le mammifère humain en tant qu'il est soumis au langage, cela demandait de faire fonctionner des appareils génitaux différenciés et de reprendre symboliquement cette disparité. Quelle que fût la disharmonie entre la configuration anatomique et les modalités singulières du désir, il y avait des impossibles. L'offre de la science et des techniques abolit dorénavant l'impossible de concevoir pour un couple homosexuel. Vient s'ajouter cette demande, qui n'est pas sans nous interroger, de valider devant les législations cette nouvelle donne. Cela règle-t-il pour autant la question du sujet au regard du symbolique et des lois qui l'ordonnent ?

Ici cette revendication à « être parent » peut ouvrir à plusieurs possibilités : être père, être mère, être tante, être deuxième mère. Il n'y a aucune notion d'un impossible. Tout peut devenir une possibilité à la mesure de mon fantasme et de ma volonté. Or ce à quoi nous assistons chez Léa, c'est, par son symptôme de « collage » à l'autre, l'impossibilité pour elle d'ex-siter, de se situer hors de ce lien de dépendance et d'aliénation, mais en même temps de provoquer en retour sur la scène sociale des réactions. Sans doute me direz vous que nous observons aussi cela dans des conjectures plus classiques. Ce qui importe ici est d'apprécier que le fruit de cet amour lesbien ait pu donner lieu à cet appel à l'Autre symbolique et à cette quête inconsciente de ce qui viendrait symboliser, au cœur même de l'intimité, la différence.

- *Dans quelle mesure peut-on parler d'une mère bis ? D'une deuxième mère ?* Mère nous vient du latin *mater*, matrice vient de matrix, nous avons la même racine *mat*. Si l'on s'en tient à la définition traditionnelle de la mère, soit « la femme qui a conçu et porté un enfant ou plusieurs », une seule, ici, a porté l'enfant. Sans doute la question est-elle plus délicate dans les cas de don d'ovocytes, ou de prêt d'embryon. Ici, en tout cas, tout le monde est d'accord sur qui est la mère. Comment entendre ce terme de « deuxième mère » qui est utilisé ?

Il s'agit d'autre chose pour la mère adoptive qui reconnaît sa place dans une fonction maternelle sans pour autant annuler le temps et la fonction de la conception qui est le fait d'une autre femme. L'opération de substitution est nommable. Si on admettait la pertinence de la notion d'une mère-bis, pourquoi alors ne pas poursuivre par duplication la possibilité d'une troisième, puis quatrième mère, et ainsi de suite, chacune étant « la mère » ? C'est moins l'idée d'une série qui s'ouvre alors qu'un jeu infini de miroirs où le paradoxe pour l'enfant issu de cet accordage imaginaire est de ne pas se reconnaître.

- « *Il n'y a pas eu de rapport sexuel* », m'affirme la mère. Elle emploie la formule usuelle pour dire qu'il n'y a pas eu une véritable copulation,

mais seulement un simulacre, la compagne actionnant l'engin porteur de spermatozoïdes. Il y a bien eu une différence entre la pénétrée et la pénétrante, si j'ose dire, mais peut-on parler d'une différenciation symbolique, les places pouvant fort bien s'interchanger, ou même s'annuler dans un fantasme d'auto-fécondation ? Cela reste des scénarii imaginaires, la fécondation chez l'humain nécessitant jusqu'ici des cellules sexuelles différenciées.

Mais avec la possibilité du clonage, dont on ne voit pas ce qui aujourd'hui va pouvoir l'empêcher, on a jamais vu une possibilité ouverte par la science et les techniques ne pas avoir une application, fût-elle des plus risquées. D'ailleurs cela irait à l'encontre de l'idéologie dominante propre à la civilisation néo-libérale que de se limiter ; nous entrons évidemment dans une situation inédite et inquiétante.

Juste une petite note à propos du dit engin utilisé dans le simulacre d'acte sexuel, dont la présentation l'apparente fort à un fétiche. Il pourrait nous inviter alors à considérer le dit scénario comme ayant une structure perverse où l'organe est investi de cette certitude qu'il est bien la cause de la jouissance, et que rapport sexuel, en l'occurrence, il y aurait. On pourrait donc entendre dans cet énoncé de la mère, une forme de déni. Du coup, cela abolit cet écart entre l'organe pénien et ce qui tient par le signifiant du manque, soit ce que nous appelons dans notre conceptualisation, le phallus.

Comment s'étonner dans l'après-coup, que Léa se trouve prise dans les aléas d'une jouissance fort peu limitée ? C'est bien à l'enfant de prendre en charge ce signifiant du manque dans l'Autre, c'est sa place d'enfant qui lui donne cette mission. Lacan nous dit dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse* qu'il n'y a que le phallus qui jouit, pas le porteur du dit. C'est bien ce qui fait le fond de la perversion polymorphe ordinaire de l'enfant. L'enfant est jouissance. De négocier cette jouissance avec le signifiant du manque, c'est tout l'enjeu de sa subjectivité et de sa sexualité.

Les impasses symboliques de cette négociation ont fait symptôme pour Léa, et sont venues fort heureusement faire signe à la mère, relançant alors le procès de sa subjectivation.

3. Conclusion

Ce que cette cure m'a appris, c'est une fois de plus qu'il fallait faire confiance aux symptômes pour nous indiquer la bonne direction, c'est-à-dire celle qui permet à un sujet de s'y retrouver un peu mieux dans son existence, soit à avoir un peu de souplesse vis-à-vis de ce qui le commande du côté du Désir de l'Autre.

Que le travail analytique ne peut pas se faire sans que le désir de l'analyste soit engagé. C'est un désir un peu particulier puisque cela revient à l'évider de tout objet enviable. Du coup il reçoit en fin de cure la monnaie de sa pièce puisqu'il se retrouve en position de déchet de l'opération. Il est « *pou-belle* » si l'on veut et en tout cas il chute dans la poubelle de l'histoire, même si on peut le créditer de quelques neurones supplémentaires. Est-ce ainsi que Léa invente le Nom-du-Père ? Cela viendrait-il nous éclairer sur le père, sa fonction, ses modalités dans une telle conjoncture ? Qui est le père dans cette histoire ? Est-ce Catou ? Est-ce le donneur, Monsieur Serge ? Est-ce la semence ou les neurones ? Est-ce l'analyste ?

Catou est bien munie de l'engin fécondateur, c'est l'opérateur assurément, mais son efficace tient à « *la graine de papa* » donnée par le frère. C'est un brave garçon assurément, prêt à rendre service, mais bien mal orienté.

Dans notre moderne époque, la tendance est de considérer que le père c'est le géniteur. Ici, il fut présenté sous les espèces de la semence, ce qui reviendrait à dire que le père réel, c'est le *s'père mato*.

Sollicité par la mère, il va sortir de son anonymat⁵ et avancer sur la scène pour donner à l'enfant une figure imaginaire, celle du papa qu'elle attendait et œuvrer à une fonction de reconnaissance qui n'est pas sans conséquence symbolique pour l'enfant. Le Nom-du-Père était resté caché, et d'une certaine manière, c'est Léa qui a œuvré à le faire sortir de sa cachette.

Alors le père symbolique, est-ce l'analyste ? On connaît la réponse de Freud à la question « Qu'est-ce qu'un père ? C'est le père mort ! », ce qu'il décline sur différents plans : mythique (c'est le père de la horde), historique (c'est Moïse), et subjectif (c'est Oedipe).⁶ Pour ma part, c'est une question que je ne peux détacher de celle d'une fécondité. Et sur ce point je suis rabelaisien : je pense sérieusement que les enfants se font par les oreilles ! C'est d'avoir mis ici en mouvement la parole, et d'en accueillir les conséquences, que l'enfant a pu quelque peu ordonner la jouissance dont elle était assiégée et naître à son ex-sistence.

A noter que l'analyste se réduit en fin de cure à rien, se réduit à l'objet a. Réduction à l'objet a, c'est ça qu'on pourrait appeler « le réel du père ». Cette cure a permis de distinguer « le père réel » du « réel du père ». Le père réel, on dira que c'est ce que le discours de la science isole comme spermatozoïde.

Le réel du père, c'est ce qui permet le nouage entre les trois instances, Réel, Imaginaire, Symbolique, c'est-à-dire ce qui permet que le nouage puisse tenir réellement. C'est en somme ce que Freud appelait la réalité psychique.

5. C'est ce qui distingue cette histoire des inséminations avec donneur anonyme.

6. Déclinaison que met bien en perspective Nazir Hamad.

La raison de ce nouage dans le procès analytique procède de deux opérations : 1) que le sujet soit éprouvé par le manque en tant que symbolique. 2) que l'analyste, comme tenant lieu de l'Autre, en assumant ce semblant, puisse être décomplété d'une position totalisante.

Si cette histoire nous donne un brin d'espoir, ce n'est pas par le fait que, pour Léa, la configuration se soit déplacée vers des modalités plus ordinaires. C'est plutôt qu'un enfant, quelles que soient les formes du vivre ensemble dans lequel il est pris et où il vient immanquablement représenter le phallus, puisse inventer un mode de jouissance qui soit vivable. Encore faut-il qu'on puisse accueillir la vérité mise en mouvement par son symptôme. C'est cela que j'appelle inventer le Nom-du-Père.